

# Appel aux âmes

Sortis directement de l'enfer de 14-18, l'un censuré, l'autre publié en clandestinité, deux pamphlets féroces et hallucinés, celui de l'Allemand Fritz von Unruh et celui de l'Austro-hongrois Andreas Latzko, pour dénoncer la folie de la guerre.

**P**armi les nombreux récits qui ont essayé de transmettre l'ampleur et la violence sans précédent que représenta la Grande Guerre de 14-18, seuls quelques rares écrivains, du côté allemand, ont réussi à transcender le témoignage, à transfigurer leur expérience, à créer une langue littéraire de chair et de sang. Encore plus rares furent ceux qui au cœur du carnage se sont dressés avec courage pour condamner son absurdité, sa monstruosité. Bien avant Erich Maria Remarque et son roman pacifiste consacré par la postérité (*A l'Ouest, rien de nouveau*, 1929), les injustement méconnus Andreas Latzko (1876-1943) et Fritz von Unruh (1885-1970) font partie de ces écrivains combattants qui au plus âpre des conflits ont conçu deux œuvres essentielles, profondes et valables pour tous les temps. Deux réquisitoires implacables, deux cris poignants contre cet assassinat de masse qu'est la guerre « totale », cette catastrophe qui défait le monde et pulvérise les existences.

À lire les premières pages du *Chemin de sacrifice* [Opfergang], le lecteur est frappé par l'étrangeté poétique et la puissance de ce texte initialement écrit à l'été 1916. Les personnages – une poignée de soldats engagés sur le chemin de souffrances qui les mène vers la prise d'assaut de Verdun – ne sont pas systématiquement nommés mais plus souvent désignés par leur fonction militaire : le Tambour, le Serueur, le Vicaire, le Volontaire. En cela moins des personnages que des types, ils fonctionnent comme des sondes plongées dans le ventre de la guerre, chacun incarnant un point de vue, un destin singulier. Les protagonistes parlent depuis le tréfonds de leur conscience – et plus que des paroles, ce sont des cris, des chants, des prières, des poèmes que l'on entend. Ils échangent aussi, fraternisent,



À l'Ouest, rien de nouveau, réalisé par Lewis Milestone en 1930, d'après le roman d'E. M. Remarque

déballent dans des dialogues dont la fréquence dans le texte rappelle les succès au théâtre rencontrés par son auteur comme dramaturge – que viendra d'ailleurs couronner le prix Kleist en 1915. Plus fondamentalement, la langue chez Unruh accède au rang de vision, de tableau, au point d'imaginer qu'en peinture, cette vision pourrait emprunter la forme du retable à plusieurs panneaux, quatre comme les chapitres qui séquent en un tempo tragique ce texte aux forts accents religieux : « L'approche », « La tranchée », « L'assaut » et « Le sacrifice ».

Chargé par l'état-major allemand de rédiger une chronique de la bataille qui s'annonçait, Fritz von Unruh, fils d'un

**Ces « phrases enflées et rutilantes » finissent par détraquer les mots et les choses.**

général de très vieille noblesse, éduqué au métier des armes au côté d'un des fils de Guillaume II, était donc censé écrire un vibrant plaidoyer belliciste, qui exalte les combats et salue leur violence régénératrice. Son expérience de guerre comme uhlan devait pourtant bouleverser cette vision des choses. De fait, le texte tombe aussitôt sous le coup de la censure et c'est finalement



une version remaniée car délestée de toute louange patriotique qui paraîtra en 1919. Dans cette nouvelle mouture, l'ivresse des grands discours, la glorification des « vénérables idéaux » et la confiance aveugle envers les chefs ne résistent pas à l'amer désenchantement ni à la conscience aiguë de l'immense gâchis d'une jeunesse sacrifiée. « *Entends-tu les battements des cœurs vivants qui montent des abris et des trous ? Les corps veulent vivre ! (...) Vivre, c'est tout !* » s'écrie un officier, tandis qu'un autre à la fin de l'ouvrage lui répond en écho : « *Des décombres fumants peuvent-ils révéler ce que nous avons vécu ? Un mot peut-il nommer ce qui s'est accompli ici ?* » Ce calvaire, Unruh s'emploie moins à le décrire – la boue, les rats, la mitraille, les obus, les fragments atomisés de corps et de ferraille – qu'il ne le fait surgir à coups de phrases brûlantes, viscérales, poussées au fond de la chair. Des phrases-baïonnettes, térébrantes comme la douleur. Des visions, hallucinées ou épouvantées, de crânes, d'ossements qui plongent le récit dans la nuit du monde. Des scènes irréelles comme celle qui fait d'un abri une chapelle de fortune, ou celle qui montre deux protagonistes enfouir un Jésus Crucifié dans une tombe. Sous sa plume expressionniste, s'élèvent aussi des phrases étoilées, des phrases incroyablement lyriques pour dire au cœur du désastre l'éblouissement devant un frêle rameau vert ou un petit morceau de ciel bleu à travers le vitrail d'une église éventrée. Des silences enfin, des silences-barbelés, ombrés de peur. Des silences rugissants. Des silences immenses aux confins de la prophétie. Le recours à l'allégorie finit de donner son étrangeté fantastique au monde supplicié de Unruh.

Quatre-vingt-dix ans après une première traduction en français (sous le titre *Verdun*), il faut saluer la nouvelle traduction de Martine Rémon, grande spécialiste des langues concassées et sonores (Reinhard Jirgl et Rolf Dieter Brinkmann) qui recrée avec audace la poésie invincible de cette écriture qui reste hantée par « *l'aube* » d'un avenir meilleur. Intercalés entre les pages, les dessins de Vincent Vanoli gravent de leur trait acéré et haché les faces de mort grimaçantes des soldats réduits à de misérables pantins. Dans cet abîme, certains meurent, embrochés comme des bêtes ; d'autres perdent la raison comme on perd un bras, sombrant dans la folie, voire dans la rage de la

destruction. Certains survivent aussi. Méconnaissables ou bien transfigurés. De cette métamorphose qui fit de Fritz von Unruh un apôtre sans concession de la paix et plus tard, l'un des premiers intellectuels allemands à alarmer les consciences du fascisme menaçant.

C'est la même lucidité, quoique portée par une révolte encore plus radicale, qui anime l'écriture à vif d'Andreas Latzko que les éditions Agone publient pour la quatrième fois. Paru initialement sous couvert d'anonymat à Zurich en 1917, aussitôt interdit en Allemagne et en Autriche, *Hommes en guerre* [Menschen im Krieg] sera salué comme un chef-d'œuvre par Romain Rolland qui en écrivit la préface à sa parution en français. Homme de théâtre installé à Berlin, grièvement blessé alors qu'il servait au sein de l'armée impériale austro-hongroise, c'est durant son hospitalisation que Latzko composa ces six nouvelles stupéfiantes. Comment ne pas se laisser transpercer par cet appel, ce cri de condoléances infini dont chaque mot laisse deviner son poids de douleur, physique autant que morale ? Brûlant comme une plaie ouverte, le noyau de ces textes tient dans la folle et superbe colère, la terrible protestation humaine qu'ils font retentir. L'indignation, et surtout le refus d'oublier ces millions d'âmes et de corps martyrisés, broyés, atrocement mutilés. La férocité accusatoire de Latzko contre l'engrenage irrésistible de cette « *usine à cadavres* » est celle d'un forcené ; contre les profiteurs qui se remplissent les poches et envoient les autres au massacre (« *Le retour* ») ; contre l'aveuglement des élites et l'ambition de généraux sans scrupule qui se servent des individus comme d'un « *matériel humain* » (« *Le vainqueur* ») mais aussi, et c'est une cible plus marquante, contre les femmes dont la lâcheté à se duper elles-mêmes les fait consentir au sacrifice de leurs maris et enfants sur l'autel de la virilité et de l'héroïsme (« *Le départ* »). Contre les « *hauts irresponsables en gants blancs* » dont les « *phrases enflées et rutilantes* » finissent par détraquer les mots et les choses. Au point que « *les mots ne vont plus aux choses* » et qu'une réalité fabriquée est portée au rang de « *nécessité su-*

## REPÈRES

**1915** Latzko est blessé sur le front italien

**1916** Censure d'*Opfergang*

**1917** Parution clandestine de *Menschen im Krieg* en Suisse

**1919** Parution d'*Opfergang* (version remaniée)

**1920** Orages d'acier du nationaliste Ernst Jünger

*périure* » par une majorité abusée.

À l'instar du satiriste viennois Karl Kraus, Latzko manie son ironie ravageuse contre la corruption qu'on a fait subir à la langue. Dressé à cette « *école de l'absurde* », le combattant endoctriné n'est plus capable de penser, la propagande lui a littéralement démonté la tête. Voyez cet officier qui part au front avec, à sa place, un disque de gramophone répétant la marche de Rakoczy (« *La mort du héros* ») – perdre la tête,

tel est le prix à payer pour « *cultiv[er] sa barbarie* ». Ainsi la brute avide et fascinée devient un héros, tandis que celui qui fait preuve de bonté et de compassion est un lâche (« *Le baptême du feu* »). Quant à ceux qui gardent les images des cadavres incrustées au fond de la rétine, ils sont « fous ». Vraiment ? Entendez cet homme traumatisé et enfermé à l'asile qui par loyauté envers son camarade tué, continue de vociférer comme un dément : « *Ce sont les autres, les malades. (...) Malade est celui qui peut encore penser, parler, discuter, dormir, sachant que d'autres, avec leurs entrailles dans les mains, rampent sur les mottes de terre, comme des vers coupés en tronçons, pour crever... Malades, les âmes sans pitié ni colère. (...) L'homme en bonne santé, ce n'est pas celui dont la plaque sensible ne s'impressionne plus. La faculté de se souvenir est la plus haute part de notre humanité, puisque les bêtes ne savent faire revivre ce qu'elles ont vécu.* » (« *Le camarade* »)

L'insensibilité à la souffrance, la sécheresse de cœur, l'endurcissement, rien de plus criminel aux yeux d'Andreas Latzko qui jusqu'au bout aura choisi de résister en endossant « *le fardeau surhumain* (de) son humanité ».

Sophie Deltin

### LE CHEMIN DU SACRIFICE

DE FRITZ VON UNRUH

Traduit de l'allemand par Martine Rémon, préface de Nicolas Beaupré, illustrations de Vincent Vanoli, La dernière goutte, 240 p., 19 €

### HOMMES EN GUERRE

D'ANDRÉAS LATZKO

Traduit de l'allemand par Martina Wachendorff et Henri-Frédéric Blanc, introduction de Romain Rolland, avant-propos de Henri Barbusse, postface de Marcel Martinet, Agone, 158 p., 16 €